

# La secrète mélancolie des marionnettes

## Du même auteur

*Petit Traité de désinvolture*

éditions José Corti, 2002 ; Points, 2005

*Rêveurs et Nageurs*

éditions José Corti, 2005 ; Points, 2007

*Brefs Aperçus sur l'éternel féminin*

éditions Robert Laffont, 2006 ; Points, 2009

*De l'art de prendre la balle au bond*

*Précis de mécanique gestuelle et spirituelle*

éditions Jean-Claude Lattès, 2007 ; Points, 2010

*La Faculté des choses*

éditions *Le Castor astral*, coll. « Escapes des lettres »,  
Bordeaux, 2008

*Le Petit Grozda, les merveilles oubliées du Littré*

Points, 2008

*L'Art difficile de ne presque rien faire*

éditions Denoël, 2009 ; Folio, 2010

*Minuscules Extases*

NiL Éditions, 2009

DENIS GROZDANOVITCH

# La secrète mélancolie des marionnettes

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Ce livre a été écrit avec le soutien du Centre national du livre,  
du Conseil général du Nord, ainsi que de la ville  
de Saint-Louis en Alsace et de la Villa Marguerite-Yourcenar  
qui ont accueilli l'auteur en résidence.  
L'auteur tient également à remercier, pour leur aide et suggestions  
à différents niveaux, Catherine Mathieu, Guillaume Brun,  
Daniel Maja, François Bensimon,  
Olivier Cohen et Patricia Duez.  
Un remerciement tout spécial à Judith Coppel  
pour ses précieuses relectures.

ISBN 978.2.87929.692.0

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il faut montrer la vie non telle qu'elle est, ni telle qu'elle doit être, mais telle qu'elle nous apparaît en rêve. »

Anton Pavlovitch ТСHEKHOV

« Il y aura ce que nous avons été pour les autres, des bribes, des fragments de nous que parfois ils crurent entrevoir. Il y aura ces rêves de nous qu'ils nourrirent, et nous n'étions jamais les mêmes, nous étions chaque fois ces inconnus magnifiques qu'ils inventaient, ces idées de nous telles des ombres fragiles dans de vieux miroirs oubliés au fond des chambres, et qui ajoutées à nos propres rêves, nos propres et inlassables tentatives de nous-mêmes, composeront, durant quelques années encore de la vie sur cette terre, cette étrange et brillante et croirait-on inoubliable mosaïque, où rien ni personne ne permettra de dire vraiment qui nous fûmes, et le jour viendra où disparaîtra jusqu'au dernier de ces souvenirs et de ces rêves, de ces idées de vie, et il n'y aura plus nulle part, pas même dans les livres que parfois nous écrivîmes, où chercher ce que nous fûmes. Qu'aurons-nous donc été et pour qui ? Et combien de créatures, combien d'ombres cheminant les unes près des autres dans la lumière des crépuscules, ces cortèges silencieux et recouverts de poussière des fins de jour ? Et qui jamais comprendra ? »

Michèle DESBORDES



*Ce livre est dédié à la mémoire d'Éric Rohmer*





Prétendre qu'un décor aussi indigent que celui de la gare parisienne de Bercy puisse jamais représenter une invitation au voyage et, qui plus est, vers une destination aussi mythique que l'a été de tout temps la péninsule Italique, serait d'une ironie presque cruelle. Néanmoins, les circonstances de mon départ pour Florence firent que j'eus droit à un avant-goût de l'atmosphère transalpine.

Tandis qu'à l'ébranlement des voitures l'accompagnatrice d'un des voyageurs s'amusait à pasticher un départ mélodramatique en agitant un large mouchoir blanc, dans un crissement formidable – comme si ce geste avait tout déclenché – le train freina brusquement, puis s'immobilisa. Surgirent alors de toutes parts des employés italiens et français suragités, s'interpellant dans les deux langues et s'activant autour des wagons, jusqu'à ce que l'information eût remonté parmi les passagers descendus sur le quai : rupture d'attelage et réparation à durée indéfinie.

Familier des trains italiens et de la relative désorganisation qui y préside généralement, ayant de surcroît subodoré, au ton d'un des employés qui paraissait renseigné, ce que laissait augurer cette durée « indéfinie », je décidai – après m'être enquis de la faisabilité de l'opération – de reporter mon départ au lendemain.

Le lendemain, il s'avéra que le changement de billet, dont on m'avait pourtant assuré de la possibilité, la veille, à ce même guichet SNCF, s'annonçait – mauvaise volonté, sourde revanche sociale de l'employé, ou égarement labyrinthique du système

informatique? – d’une complexité administrative typiquement française. L’heure du départ approchant et mon affaire prenant des dimensions de cas d’école, la préposée devenant en outre très agressive, je ne dus mon salut qu’à un voyageur de la file voisine qui, ayant rapidement jaugé la situation, me conseilla de régler le problème en direct avec le chef de train italien.

J’avisai donc sur le quai ledit chef de train en train de plaisanter nonchalamment avec un collègue. Après qu’il eut jeté un bref coup d’œil à mon billet, celui-ci me déclara :

– Ma tutto va bene cosi!

Et sortant son carnet de réservations, il m’attribua une place sans autre cérémonie.

Le train démarra sans accroc cette fois-ci et nous commençâmes de rouler à ce rythme lancinant et incantatoire – « cette grande allure si douce » – des trains à vitesse moyenne qui, pour moi, est demeuré depuis l’adolescence celui de *La Prose du transsibérien* ou des poèmes de Barnabooth. Ce fut alors la languissante traversée de la matière interstitielle des banlieues, puis la plongée ensommeillée dans l’opacité nocturne des campagnes, seulement interrompue, de loin en loin, par les réverbères fantomatiques de hameaux isolés, l’apparition sinistrement grandiose d’usines illuminées crachant leurs fumées ou bien encore, au passage de petites villes frileusement repliées sur elles-mêmes, le rectangle lumineux, solitaire, d’une fenêtre derrière laquelle je me plaisais à imaginer que quelqu’un lisait peut-être :

« Tôt ou tard, dans la vieillesse ou dans la fleur de l’âge, l’“inaccompli” nous fait signe et nous nous retournons à son appel, cherchant à comprendre d’où il vient. Alors, rentrant en nous-mêmes et donnant à chaque jour sa pleine valeur, nous regardons la vie et tâchons de comprendre si l’“inaccompli” ne commence pas à devenir réalité. Il nous semble que son image est soudain

beaucoup plus distincte, qu'il suffit de tendre la main pour le saisir.»

Ainsi s'exprimait Harvey au tout début du roman d'Alexandre Grine intitulé *Celle qui court sur les vagues*, et j'avais l'impression, moi aussi, contemplant dans la vitre assombrie le reflet spectral de mon propre visage, de sentir ma vie s'engager dans la poursuite d'une nouvelle chimère, d'un nouveau hochet existentiel, d'avoir enfin réussi à me mettre en chemin vers cet *inaccompli* – dont la notion demeurerait suffisamment floue pour exercer sur mon imagination, mon imagination d'enfant qui ne voulait « rien savoir sinon espérer éternellement des choses vagues », un attrait irrésistible.

C'est à cet instant précis que la conversation poursuivie quelques jours plus tôt avec mon amie Elvire me revint en mémoire.

Tous deux assis, vers cinq heures de l'après-midi, dans le bureau spacieux formant aussi salon et donnant sur l'arrière-cour de l'immeuble qui abrite sa librairie, le vacarme du boulevard ne parvenant plus jusqu'à nous que sous une forme assourdie de grande marée motorisée (celle qui ne manquerait pas de nous submerger un jour, avais-je souvent pensé), les minces lueurs des lampes basses posées sur les tables faisant scintiller dans l'ombre, telles les étoiles de la constellation du même nom, les lettres dorées des volumes de la Pléiade, Elvire et moi, chacun une tasse de son excellent lapsang souchong à la main, nous nous livrions à notre séance hebdomadaire d'astronomie littéraire, scrutant passionnément ensemble, semaine après semaine, aussi bien le scintillement durable des astres fixes que le passage évanescents des météores de la galaxie Gutenberg en pleine expansion et nous étions en train de nous échauffer, une fois de plus, sur les mérites comparés de nos auteurs de prédilection, sur nos rejets et nos engouements passagers, lorsqu'elle m'avait demandé à brûle-pourpoint si j'avais

toujours l'intention, comme elle avait cru le comprendre, de me lancer dans une entreprise romanesque.

– Dans la vie réelle ou sur le plan littéraire? lui avais-je demandé à mon tour en toute mauvaise foi afin de me donner le temps de réfléchir.

– Sur le plan littéraire, Denis, voyons, tu le sais bien. Non que je ne m'intéresse pas aux péripéties de ta trépidante existence quotidienne mais, comme tu ne peux l'ignorer non plus, je me préoccupe surtout de la vie véritable – la vie rêvée des anges, bien entendu, m'avait-elle dit en riant.

– C'est-à-dire, Elvire, avais-je commencé évasivement, ne sachant trop ce que j'allais pouvoir répondre à cet instant, tellement cette question était venue se loger au cœur de mes préoccupations non encore résolues, c'est-à-dire que... je préférerais, comme tu le sais, limiter toute entreprise aventureuse, a fortiori amoureuse, au seul plan littéraire. Tout ce qui est mouvementé dans la vie immédiate m'embarrasse, et cela, parce que j'aime trop l'état poétique dans lequel je suis parvenu à me maintenir tant bien que mal jusqu'à aujourd'hui pour prendre le risque qu'il se volatilise du fait de l'irruption intempestive de l'urgence à agir ou, bien pis, d'une quelconque passion amoureuse et...

– Oui, mais si cela te tombe dessus sans crier gare? m'avait-elle interrompu.

– Alors là, en effet, je ne pourrai plus que recommander mon âme à Dieu!

– Évidemment, oui, comme nous tous. Encore que pour ce qui nous concerne tous les deux, il faut admettre que nous avons appris à nous protéger, au fil du temps, et ce n'est sans doute pas par hasard que nous nous retrouvons ici, dans ma petite planque secrète, car avant que les turbulences viennent nous y dénicher, nous avons un peu de marge, non? Oh, mais par ailleurs, je vois

ton œil sceptique. Apprends cependant que, même à mon âge, le grand amour est encore possible. Pas sous la forme frénétique de la jeunesse, c'est certain, mais sous une forme tout aussi intense sur le plan mental, et même plus ravageuse peut-être... De plus, je te l'annonce, aussi étonnant que cela puisse te paraître, à tous les âges, quand nous sommes pris, nous sommes pris, et c'est exactement pareil, vois-tu... Mais bon, en attendant, on fait tout pour essayer de l'éviter.

– Oui, c'est sûr. Et je dois dire que la dernière fois que j'ai succombé à la transe amoureuse, je l'ai terriblement mal vécu... Toutes ces heures passées dans l'obnubilation d'un seul objet, sans un instant de repos ou de contemplation, dans cet état de tension douloureuse du désir, et puis pas question qu'on nous prescrive un tranquillisant dans ce cas de figure, n'est-ce pas?

Elvire avait souri, remonté la mèche de cheveux blancs qui lui barrait le front et, caressant le chat Geoffroi venu se caler sur ses genoux dès qu'il avait compris que nous étions sur le point de nous lancer dans une conversation captivante, elle m'avait tendu l'assiette de biscuits me demandant :

– Bon, alors? Tu as eu le temps de préparer ta réponse, maintenant.

– Eh bien, tu as parfaitement deviné, comme toujours. Le fait est que je suis tenté de me lancer dans l'écriture d'une sorte de roman, mais je me pose beaucoup de questions dont la principale est : pourquoi en ajouter un de plus à la somme incommensurable de ceux qui sont déjà publiés chaque année? Car naturellement, je pense à vous les libraires. Tous ces cartons à trimballer, à ouvrir, tous ces bouquins à ranger sur les rayons, et ensuite, la lecture fastidieuse de tant d'ouvrages insipides, sans parler des retours et de la perspective affligeante du pilonnage.

– Du pilon, mon cher Denis, du pilon! Nous, libraires, sommes en effet pilonnés par la grosse artillerie de l'édition – et nous nous

protégeons comme nous le pouvons –, d'où ce bunker où nous nous trouvons provisoirement à l'abri, du moins je l'espère, mais le mot pour la destruction des stocks, c'est pilon, vois-tu.

– Oui, c'est vrai. Désolé. Enfin donc, la pensée de cette pléthore consumériste et de ses corollaires, quel vertige! Et puis, d'un autre côté, qu'est-ce exactement que cette dimension dite romanesque? Qu'est-ce exactement qu'un roman, aujourd'hui?

– Aujourd'hui? C'est assez simple pourtant. C'est quand, sur la couverture, le mot roman est inscrit sous le titre.

– Sans doute, oui, tu as raison, mais pour en revenir à mon questionnement personnel: comment innover en la matière? Que puis-je raconter de passionnant dans la mesure où je ne m'intéresse qu'aux infimes mouvements clandestins? Est-il permis, à l'heure où tout le monde applaudit aux seules prouesses de la pyrotechnie la plus flamboyante, de narrer par le menu les états d'âme d'un admirateur du brillotement minimaliste des vers luisants? À qui donc cela peut-il plaire actuellement? Je te le demande... Il faut du sensationnel ou bien alors du cafardeux, du sexe pervers, de la violence à tout-va, saupoudrée de désespoir existentiel et surtout, surtout, beaucoup de culpabilité et de commisération vis-à-vis des malades, des défavorisés et des jeunes désœuvrés des banlieues, non? Bref, de la revendication sociale bien assaisonnée au goût du jour. Mais peut-on espérer captiver quiconque avec les aventures dérisoires d'un personnage dont la seule passion consiste à se garer des voitures, à converser avec des amis de rencontre, à courtiser des femmes impossibles ou imaginaires et à se ménager des petits espaces jubilatoires tout à fait privés?

– Mais tu te poses trop de questions, mon cher Denis. La littérature est d'abord une question de ton et de style. N'importe quoi peut être raconté, les choses apparemment les plus anodines comme les plus sensationnelles, si la perception particulière du narrateur

parvient à la sincérité, parvient à exprimer le fond singulier, irremplaçable de toute existence, et de ce fait rejoint l'universel. Et puis d'autre part, ajouta-t-elle, en admettant même que cela n'intéresse personne, est-ce une raison pour t'empêcher d'écrire? Connais-tu la plus belle réponse jamais donnée à la question bateau, sans cesse réactivée par les journalistes: « Pourquoi écrivez-vous? »

– Non, je ne crois pas...

– Eh bien, à mon avis, c'est Jack Kerouac qui l'a donnée. Il a répondu: « Il faut écrire pour la gloire d'être soi-même. »

– Oui, c'est bien beau, m'exclamai-je, mais moi ça fait quarante ans que je goûte à cette gloire-là et j'en suis rassasié, crois-moi. J'aimerais en partager ne serait-ce qu'un petit bout avec certains lecteurs, vois-tu.

– Je te comprends, parfaitement, Denis, dit-elle en riant, d'autant plus qu'il est vrai que Kerouac a répondu cela à un journaliste du temps où il était unanimement reconnu et... Mais écoute, cesse de te tourmenter pour des questions de ce genre. Assieds-toi chaque matin à ta table et essaie de te faire plaisir à toi-même avant tout. Laisse tomber le reste. L'important est de se charmer soi-même et, de surcroît, c'est certainement – car nous sommes reliés les uns aux autres par un tissu conjonctif – la meilleure chance qu'on puisse se donner de charmer autrui. Comme tu le sais, j'ai une théorie concernant l'intérêt de ce qu'on est en train d'écrire: je crois que, dans les ouvrages qui en valent la peine, la jubilation que l'auteur a eue à s'ensorceler soi-même est perceptible au lecteur.

– Oui, je connais ta théorie, mais je connais aussi pas mal de gens sinistres qui se font beaucoup rire eux-mêmes avec leurs blagues vaseuses, et aussi pas mal de poètes totalement hermétiques éblouis par leur propre production, si ce n'est, de façon plus générale, une ribambelle de beaux parleurs entichés de leurs opinions navrantes,

alors, pour ma part, je préférerais éviter ce genre de ridicule, bien qu'à y réfléchir vraiment, ce soit peut-être impossible à éviter : difficile de savoir si on nage dans la folie douce ou si on évolue dans une réelle nécessité, si on reste en phase avec l'âme collective ou si on s'est égaré dans une idiosyncrasie trop particulière.

Elvire avait alors fait une moue dubitative sans rien répondre, m'avait resservi du thé, puis, après avoir gratté un long moment le dessus de la tête de Geoffroi qui ronronnait comme une petite rotative, elle avait fini par murmurer :

– Tout ça est en effet compliqué, mais que veux-tu : il faut bien croire en soi-même un tout petit peu, sinon... Nous sommes ici en plein cœur du mystère de l'individualité. Unamuno a écrit des choses décisives sur ce thème dans son grand-œuvre *Le Sentiment tragique de la vie*. Il a dit, autant que je m'en souviene, que peu nous importait en réalité qu'on nous prouve l'immortalité globale de l'âme, vu que ce qui nous angoissait le plus était de savoir si notre chère petite individualité allait se survivre un tant soit peu ou non.

– En ce qui me concerne, c'est plutôt le sentiment tragi-comique de la vie qui retient mon attention, et cette angoisse de l'ego – sans doute tragique, c'est certain, pour ceux qui s'y laissent prendre sans le moindre humour –, eh bien, il me semble que la meilleure manière de la soigner est encore de la considérer sous l'angle du théâtre. N'est-il pas inévitable que nous nous laissions invinciblement entraînés, nous autres vivants, le temps de notre existence, et à moins de devenir de tristes « soupe-tout-seul », par le rythme vaudevillesque, voire guignolesque, de cette ébouriffante comédie des ego ? En conséquence : jouons nos rôles impartis en cabotins assumés, mais ne prenons pas la pièce trop au sérieux, jouissons du jeu lui-même et de notre habileté à nous donner la réplique les uns aux autres.



– Comme nous deux à l’instant présent, bien sûr. Comme tu es galant, Denis ! Oui, oui, sans doute, sans doute... Tu comprends ça, Geoffroi ? avait-elle demandé en se penchant sur le chat. Non, lui, il préfère rester spectateur et garder ses réflexions pour lui, tu as bien raison, va, avait-elle encore lancé au chat, qui avait fermé les yeux en signe d’acquiescement. En tout cas, sérieux ou pas, mon cher Denis, tu t’inquiètes tout de même de savoir ce que tu vas écrire, non ? Vas-tu de nouveau partir de tes carnets ou te lancer bravement dans l’inconnu ?

– Je vais partir de mes carnets, bien entendu. C’est mon support comme disent les voyantes extra-lucides de leur boule de cristal. Aussitôt que j’ouvre mes carnets, le monde se met à bruire, à s’émulsionner... Beaucoup plus, en fait, que dans la réalité de tous les jours, c’est un peu magique. Mais ensuite, hélas, ça peut partir aussi dans tous les sens, c’est assez imprévisible à vrai dire.

– Ta question est donc résolue : ouvre un de tes carnets, guette l’étoile qui se lève au-dessus de ta page et laisse-la te guider sur les chemins de ton imaginaire.

– C’est ça. Tu as trouvé l’image : je dois suivre ma bonne étoile. En espérant, toutefois, qu’elle ne soit pas trop filante...

– Même si elle devait l’être, avait dit Elvire, tu fais comme Lartigue, le photographe, nous confie qu’il le faisait dans son enfance : tu fermes les yeux et tu tournes trois fois sur toi-même pour la fixer dans ta mémoire.

– Ah oui, d’accord. L’idée me plaît, je vais essayer ça.

– Et quand comptes-tu te lancer dans cette grande aventure astronomique ?

– Eh bien, tu sais, je suis invité dans une résidence d’écrivains en Italie, près de Florence ; je vais profiter de cette invitation pour m’écarter de mes dissipations habituelles, en souhaitant, tout de même, que la vie y soit un brin romanesque.

– Pour ça rien de plus facile, tu sais comment faire ?

– Euh, non, pas vraiment.

– Il suffit que tu le décides, tout bêtement. Et là encore, crois-en l'expérience de ta vieille amie, c'est magique. Tu te mets dans un certain état de réceptivité et la rencontre du plus plat des personnages ou la simple chute d'une brindille devient romanesque.

– Et si ça ne marche pas, je te l'écris ?

– Oui, tu me l'écris. Et au pire, au cas où je me serais trop avancée, ça participera du genre épistolaire, et plein de vieilles dames dans mon genre raffolent des correspondances. En plus, sache-le, Geoffroi lorgne le courrier par-dessus mon épaule. Il adore, lui aussi, recevoir des nouvelles des amis éloignés durant les longues après-midi d'hiver sans clients telles qu'aujourd'hui...

Et lorsque, après avoir échangé un clignement d'œil entendu avec Geoffroi et embrassé ma vieille amie, j'étais ressorti de la librairie à la nuit tombée, marchant en direction de ma station de métro, j'avais levé la tête vers le ciel dans l'espoir d'y apercevoir tout de suite – tant qu'à faire – la providentielle étoile évoquée par Elvire. Mais les innombrables lumières fluorescentes du boulevard, interdisant toute élévation du regard, m'en avaient empêché.

Je persévérais ainsi dans mes rêveries nocturnes décousues ; d'autres bribes de souvenirs, de fantasmes – en apparence dérisoires mais peut-être porteuses d'une signification décisive – vinrent alors me visiter, comme générées, eût-on dit, par la prosodie répétitive du roulement ferroviaire. Je me souvins, par exemple, qu'outre Harvey, dont l'image s'était rappelée à moi quelques instants plus tôt, il y avait Gustav von Aschenbach en route pour Venise, à propos duquel Thomas Mann disait, au début de *La Mort à Venise* : « Où va-t-on quand on veut du jour au lendemain échapper à l'ordinaire, trouver l'incomparable, la fabuleuse merveille ? »

Oui, où allait-on ? Et qu'espérais-je trouver en allant séjourner dans cette résidence d'écrivains des environs de Florence, chez la comtesse Silvina Bettinelli ? Pas plus, probablement, que von Aschenbach, ni davantage non plus peut-être – les histoires réelles et fictives s'imbriquant mystérieusement les unes dans les autres – que ce pauvre Björn Andresen, l'interprète de Tazio dans le film que Visconti avait tiré du roman. N'avais-je pas lu récemment dans un reportage, où l'on voyait une photo de sa trogne désormais bouffie de quadragénaire alcoolique et névrosé, qu'après avoir été choisi parmi une foule d'autres adolescents – au terme d'un long périple nordique effectué dans ce but par le réalisateur – et connu une gloire fulgurante, il n'avait jamais réussi à se remettre de cette propulsion subite sur le devant de la scène médiatique et avait fini par sombrer, au fil du temps, dans la pire des dépressions – séraphin foudroyé par l'idolâtrie d'une époque en mal de succédanés angéliques ? Cependant, submergeant soudain mes élucubrations désordonnées, un souvenir lointain, nostalgique, une occasion manquée que je croyais définitivement engloutie dans l'oubli, remonta avec une impitoyable précision à la surface de ma mémoire.

Cela s'était produit en août, durant l'un de ces étés où il avait fait si diablement chaud à Paris. Pour une raison dont je n'ai pas gardé le souvenir, j'avais dû rester dans mon minuscule appartement sous les toits. Toutes les conditions y étaient réunies pour le tournage d'un film à la Bolognini : langueur, canicule, paresse, vacances désœuvrées et, par-dessus tout, un relâchement méditatif restituant à la ville sa vocation d'illusion théâtrale, de loisirs ludiques, de temps suspendu et propice à d'éventuelles rencontres.

Le cinéma d'art et d'essai de la rue Champollion n'avait pas fermé ses portes et, au sortir de mes entraînements de tennis sur les courts déjà surchauffés des fins de matinée, j'allais chaque après-midi me réfugier dans l'ombre fraîche de la petite salle quasi déserte. Je m'y rencognais dans un fauteuil comme je me serais laissé glisser sur la natte d'une fumerie clandestine, attendant patiemment la venue des hallucinations. Dès les premières bouffées de cet opium fantasmagorique – en l'occurrence, les premières images tremblotantes d'un quelconque générique accompagné de sa musique –, je rejoignais mon beau fantasme d'existence aventureuse ; existence que j'avais toujours été incapable d'assumer dans la vie réelle, par peur de devoir affronter les aléas d'un changement dans mes habitudes, a fortiori les tribulations indissociables du moindre voyage.

Mais ici, confortablement assis dans mon siège, l'écran déployé pour moi seul ou presque, la salle à température idéale et sans le



